

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: L'affaire de Soissons
Autor: Feyler, F.
Kapitel: L'enlèvement des Eparges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

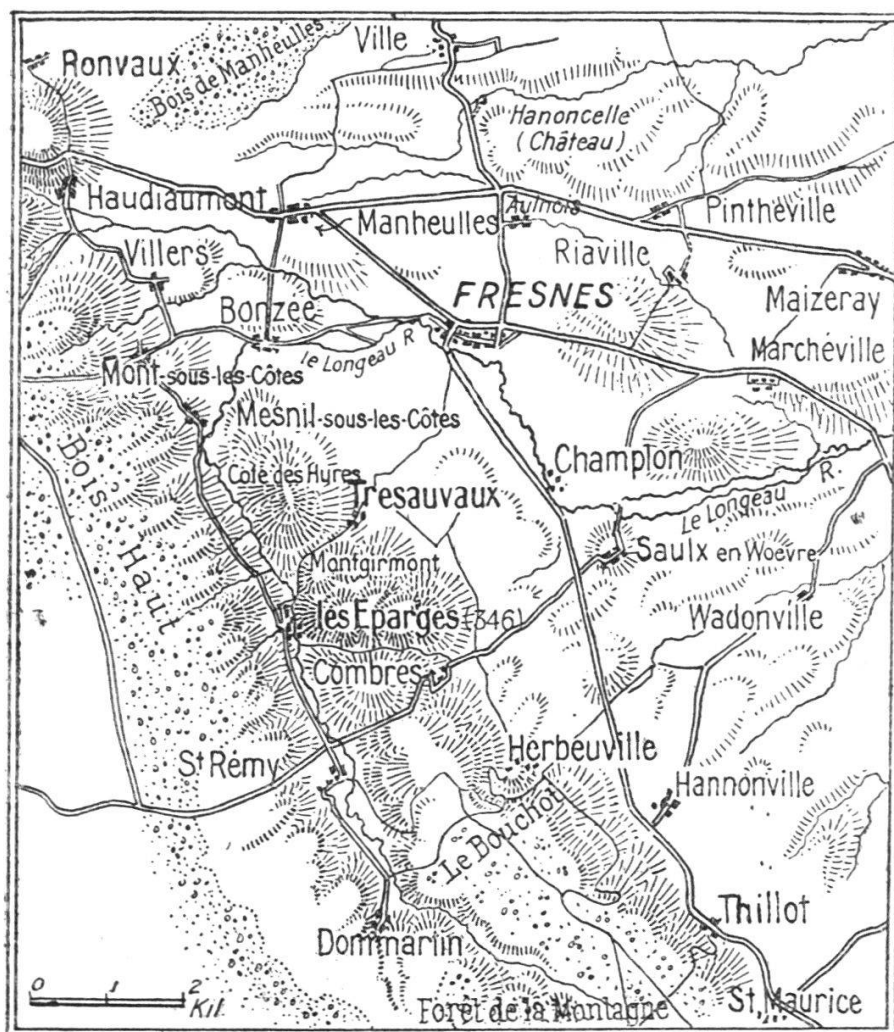
Download PDF: 17.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'enlèvement des Eparges.

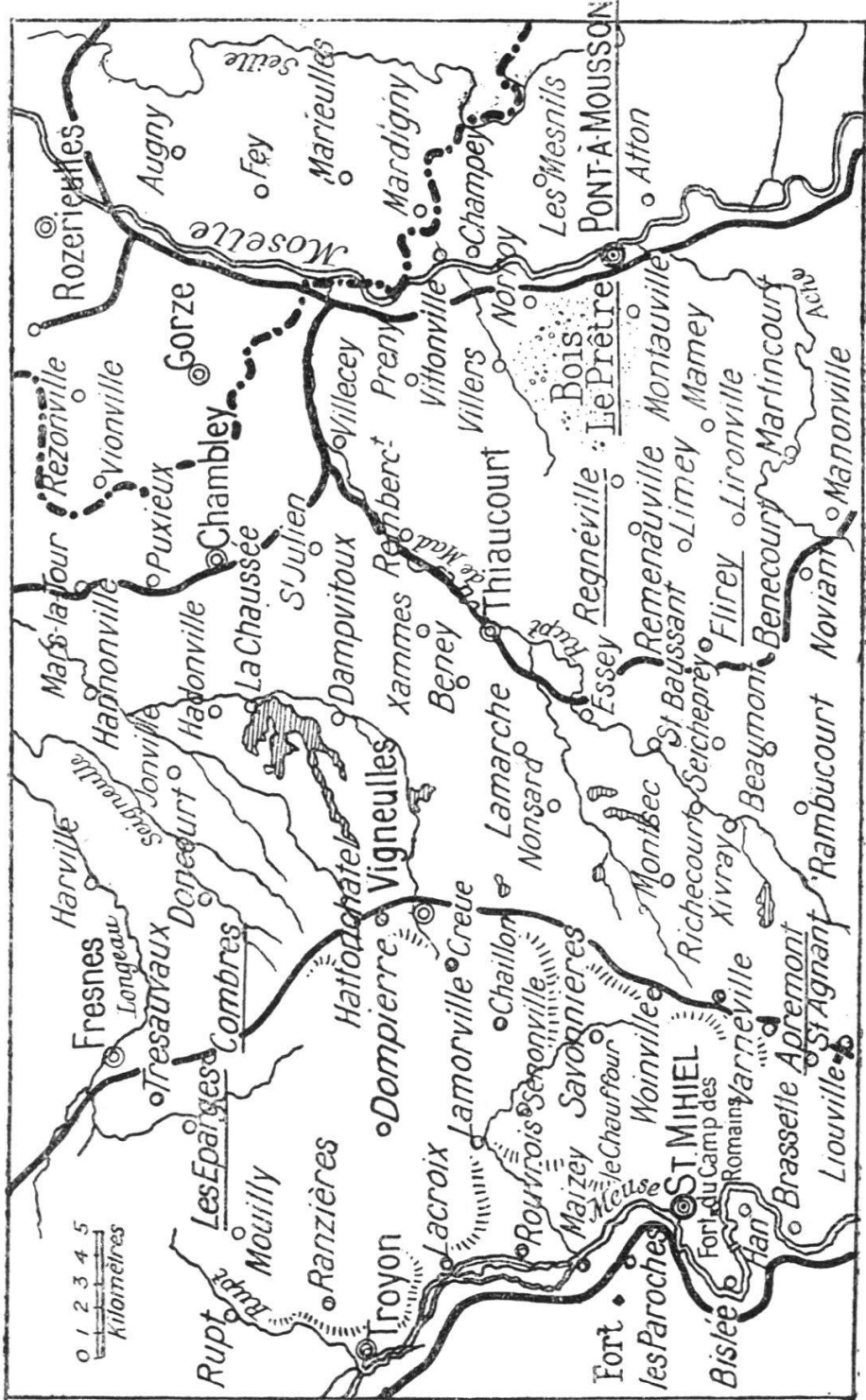
Les noms de Combres et des Eparges sont revenus fréquemment dans les communiqués à la fin de l'hiver et au premier printemps. Il s'est produit là, entre autres, trois crises tactiques violentes, la première les 17 février et jours suivants, la seconde du 18 au 21 mars, la troisième du 5 au 12 avril.

La crête des Eparges appartient, sur les confins de la Woëvre à l'avant-terrain des Hauts de Meuse. On trouvera sa situation générale sur les croquis des pages 83 et 235. Le point culminant est à 346 mètres,



dominant les vallons de 70 à 80 mètres de hauteur. Les Allemands s'y étaient installés le 21 septembre, à l'époque de leur pointe vers St-Mihiel. S'étant avancés de l'est à l'ouest, ils avaient échelonné leur front de la Forêt de la Montagne par St-Remy jusqu'au sommet de la colline des Eparges, à l'est du village de ce nom. Le village était resté aux mains des Français, de même que les vallons et les coteaux sis plus au nord, déclivités de Montgirmont et de la Côte des Hures. Ultérieurement, le 9 février, un coup de main leur avait aussi rendu St-Rémy.

Sur la crête des Eparges, face au nord, les Allemands s'étaient solidement retranchés. Couronnant plusieurs étages de feu, un ouvrage avait été creusé, composé de deux lignes de tranchées flanquées d'un bastion aux deux extrémités est et ouest. De là, l'occupant tenait sous ses vues et sous son tir les villages de l'ennemi, de Tresauvaux à Bonzel et Mont-sous-les-Côtes. Il commandait de même, sur le flanc gauche, la route des Eparges à St-Rémy, coupant la communication entre ces deux localités, et couvrait le chemin de Combres à St-Rémy, ainsi que la colline inférieure qui s'élève au delà de la dépression suivie par ce chemin. Enfin, comme élément de la situation plus générale, il conservait au commandement allemand la ligne des coteaux qui, de Hattonchatel à la Côte des Hures, constituent les avances des Hauts de Meuse proprement dits, dont la falaise prend naissance à l'ouest du vallon de St-Rémy. Cette ligne de coteaux formait ainsi la couverture nord des derrières de la pointe de St-Mihiel, comme à l'est de Thiaucourt les retranchements du Bois Le Prêtre formaient la couverture sud. Encadrées dans cette situation, les attaques dirigées contre les coteaux des Eparges apparaissent comme un épisode de l'offensive plus générale destinée à réduire la pointe de Saint-Mihiel.



LA PREMIÈRE CRISE

Le 17 février au matin, s'ouvrit la première crise tactique. Les Français avaient préparé l'action par des travaux de sape. Du fond du vallon, ils avaient dirigé des boyaux vers les tranchées ennemies, chargé des fourneaux de mine et y avaient mis le feu. Une ligne d'entonnoirs avait ainsi bouleversé le glacis, offrant une première protection aux troupes d'assaut. L'artillerie entra alors en action, et l'attaque proprement dite commença. Elle fut dure et marquée par de violentes alternatives de progrès et de reculs.

D'abord, les Allemands furent surpris; l'artillerie assaillante détruisit les défenses accessoires en peu de temps, si bien que les troupes d'assaut purent bondir hors de la ligne des entonnoirs et se précipiter sur le bastion ouest qui leur avait été désigné comme premier objectif. A la faveur de la rapidité, les deux lignes de tranchées du bastion furent successivement enlevées.

Mais les Allemands se ressaisirent. Pendant la nuit du 17 au 18, plusieurs canons lourds bombardèrent activement le bastion, et le 18 la contre-attaque se produisit. Elle fut victorieuse pendant la première partie de la journée; les Français perdirent presque tout ce qu'ils avaient gagné; mais quand vint le soir, à leur tour la victoire leur avait souri. Le 19 au matin, le bastion se retrouvait dans leurs mains.

Ce 19, nouvelle péripétie analogue. Une première contre-attaque allemande échoue, mais le bombardement redouble de violence et les Français évacuent l'ouvrage. Cette fois-ci encore c'est pour peu de temps; le canon français reprend le tir et rend les tranchées aux fantassins. A quatre reprises, jusqu'à minuit, les Bavares dépossédés reviennent à la charge; ils ne rentrent plus dans le bastion.

La situation des Français restait précaire néanmoins ; l'espace creusé était très étroit, favorisant la tâche de l'artillerie ennemie. Il fallait l'élargir. Une attaque fut ordonnée, le matin du 20 février, contre le bastion de l'est.

Le saillant le plus avancé de celui-ci suivait les lisières d'un bois de sapins. Le régiment d'assaut parvint jusqu'à la première tranchée, s'en empara et pénétra dans le bois. Mais ses efforts pour en sortir restèrent vains, et vains aussi les retours offensifs allemands pour récupérer la partie occupée. Les adversaires se consolidèrent face à face, un peu au dessous du sommet. Une attaque française contre la courtine échoua de même après un commencement d'occupation. D'autre part, une sixième contre-attaque allemande contre le bastion ouest n'eut pas de succès.

Pendant la nuit, les Français organisèrent les positions conquises. Mais il apparut clairement que l'ennemi n'avait pas abandonné l'espoir de les regagner ; il s'appliqua à gêner les travailleurs à coup de bombes et de pétards, et dès que le matin du 21 parut, une contre-attaque serrée, vers le bastion de l'est, fit fléchir un instant les occupants. Puis ceux-ci reprirent le dessus, gagnant encore quelques mètres de tranchées à la lisière ouest du bois. Ce fut la fin de la crise. Elle avait procuré à l'attaquant le bastion ouest et le premier saillant de celui de l'est. Entre les deux, reliant ses conquêtes, il s'était installé face à la courtine.

Passons à la manœuvre morale.

Au début, personne ne sait rien, ni en France ni en Allemagne ; de part et d'autre, les télégrammes du 18 février sont silencieux. Le silence est rompu le 19 :

« A l'est de Verdun, près de Combres, communique le grand quartier-général allemand, les Français, après avoir eu tout d'abord des succès, ont été repoussés avec de lourdes pertes. »

La dépêche française, — 19, 7 h. m. — dit au contraire :

« Sur les Hauts de Meuse, aux Épargnes, où nous avons, le 17, gagné du terrain, celui-ci a été conservé malgré une contre-attaque ennemie. »

La dépêche française est conforme aux précédents. On pourrait la tenir pour tendancieuse en ce qu'elle passe sur la contre-attaque ennemie de la matinée du 18. D'autre part, le succès du 17 n'avait pas été annoncé non plus, et l'on se retrouve dans le cas habituel de l'indication du fait sur la base du résultat qui paraît définitif. La nouvelle est donnée en bloc après les variations de la lutte. La dépêche allemande est conforme aux traditions, elle aussi. Elle date d'avant le revers final de la soirée du 18. Peut-être, en effet, est-elle partie avant la connaissance du revers. Dans ce cas, en bonne morale, la dépêche du jour suivant devrait le dire. Malheureusement, elle ne le dit pas. Au contraire :

Une attaque française, mande le quartier général le 20 février, a été repoussée au nord de Verdun, près de Combres. Les Français, après une préparation par un violent feu d'artillerie, ont renouvelé leur offensive. Les combats durent encore.

A cette heure, il est difficile d'admettre que le quartier-général ne soit pas au courant de la situation aux Épargnes. Il doit savoir que le bastion ouest a été pris par l'ennemi le 17, repris le 18 au matin, reperdu le 18 au soir, un instant regagné, puis encore une fois perdu le 19 au matin, et que depuis lors, toutes les tentatives pour rentrer dans le bastion une troisième fois ont échoué. A minuit, les Bavarois comptaient leur quatrième échec. Cependant, la dépêche du 20, comme celle du 18, date de la première contre-attaque réussie et ignore les revers qui ont suivi.

La dépêche constate, cependant, que les combats ne sont pas terminés. Il convient d'attendre encore une fois vingt-quatre heures avant de juger.

Télégramme du 21 février :

Près de Combres, trois attaques françaises, avec des forces importantes et une grande opiniâtreté, ont été repoussées avec de grosses pertes pour l'ennemi. Nous avons fait prisonniers deux officiers et 125 hommes.

Cette fois-ci, le quartier-général nage en plein dans l'équivoque. On retrouve le cas de Liège. Les principes restent fidèles au passé; la prise du bastion ouest par l'ennemi est dissimulée sous les péripéties de la lutte qui a commencé devant le bastion de l'est; les Français ne parviennent pas à déboucher du bois de sapins; c'est tout ce que le quartier-général retient. Dira-t-il au moins que l'extrême saillant est à l'ennemi? Pas même. Il reste absolu dans la négation des moindres revers et les transforme en succès. Le télégramme du 22 ne mentionne pas la septième contre-attaque repoussée la veille; il passera de nouveau à un autre lieu de combat pour annoncer des attaques françaises sans succès, cette fois-ci au nord de Verdun. Et le public allemand ignorera le petit changement survenu au préjudice des troupes allemandes aux Eparges du 17 au 21 février 1915, comme il a ignoré le grand changement survenu sur la Marne du 6 au 11 septembre 1914.

Pendant ce temps, les télégrammes de Paris ont formulé les indications suivantes :

20 février, 7 heures. — Sur les Hauts de Meuse, aux Eparges, trois contre-attaques allemandes, sur les tranchées que nous avons conquises le 17, ont été arrêtées par le feu de notre artillerie,

15 h. 20. — A la fin de la journée d'hier, l'ennemi a prononcé, contre les tranchées que nous avons conquises aux Eparges, une quatrième contre-attaque, enrayée comme les trois précédentes par le feu de notre artillerie.

21 février, 7 heures. — Aux Eparges, après avoir repoussé une sixième contre-attaque de l'ennemi, nous avons prononcé une nouvelle attaque qui nous a permis d'élargir et de compléter les progrès réalisés hier. Nous avons pris trois mitrailleuses, deux lance-bombes, fait deux cents prisonniers, dont plusieurs officiers.

22 février, 7 heures. — L'ennemi a prononcé aux Eparges une septième contre-attaque pour nous reprendre les positions conquises par nous depuis deux jours; elle a échoué aussi complètement que les précédentes.

LA DEUXIÈME CRISE

Le récit du *Journal officiel*, en date du 16 avril 1915, récapitulant les opérations des Eparges, constate que l'assaut des 18, 19, 20 et 21 mars ne procura qu'une faible progression. Il fut mené par trois bataillons qui visèrent l'enlèvement du bastion est. Ils ne purent s'emparer que d'une partie de la première ligne de tranchées, une centaine de mètres à l'aile droite, 350 mètres à l'aile gauche. Une nouvelle attaque, le 27, par un bataillon de chasseurs, conduisit à serrer le bastion de plus près. « Nous avons constaté, dans les précédentes attaques, dit le récit, que les Allemands avaient eu le temps, pendant notre marche d'approche, de quitter avec fusils et mitrailleuses leurs abris de bombardement et de venir par des galeries souterraines garnir leur parapet bouleversé.

» A l'avenir, la zone à parcourir par nos troupes étant sensiblement réduite, cette faculté leur sera interdite. »

On peut se borner, pour cette deuxième phase d'attaque et de défense, à opposer les deux versions l'une à l'autre.

*Version française.**Version allemande.**19 mars.*

15 heures. — Aux Eparges, nous nous sommes emparés du saillant est de la position, dans lequel l'ennemi avait réussi à se maintenir depuis les combats du mois dernier. Nous avons repoussé deux contre-attaques dans la journée d'hier et une troisième au cours de la nuit.

Au sud-est de Verdun, les Français ont prononcé plusieurs attaques. Ils ont été repoussés dans la plaine de la Woëvre. Le combat continue à l'est des Hauts de Meuse.

20 mars.

Les attaques partielles françaises effectuées... sur le front oriental des Hauts de Meuse, près de Combres, ont été repoussées avec de fortes pertes pour l'ennemi.

21 mars.

7 heures. — Nos progrès ont continué. Après avoir repoussé deux contre-attaques, nous nous sommes emparés de la plus grande partie de la position allemande disputée depuis deux jours. A trois reprises, l'ennemi a contre-attaqué sans pouvoir rien regagner; il a laissé de très nombreux morts sur le terrain et nous avons fait des prisonniers.

22 mars.

7 heures. — Nous avons maintenu nos gains d'hier, malgré deux violentes contre-attaques qui ont été repoussées; les troupes allemandes ont subi de fortes pertes.

Les jours suivants, les télégrammes conservent la même note. Celui de Paris, le 23, énumère encore cinq contre-attaques ennemies pour reprendre les positions conquises; leur échec a été complet. Et celui de Berlin du 26 déclare que les Français ayant tenté de nouveau, par une assez forte attaque, de s'emparer de la position, ont été refoulés après un combat acharné.

L'attaque du 27 par le bataillon de chasseurs ne

fait l'objet d'aucune mention du côté allemand. Du côté français, le communiqué du 28 indique la prise de 150 mètres de tranchées, et celui du 29, 15 heures, dit qu'après un violent combat au cours duquel l'ennemi tenta de reprendre ce gain, celui-ci a été maintenu dans l'ensemble : « L'ennemi a pris pied dans quelques éléments de ses anciennes tranchées et nous avons, d'autre part, progressé sur d'autres points. »

En résumé, à la fin de la deuxième crise, la version française affirme que la position est serrée d'un peu plus près qu'à la fin de la première, et la version allemande en est au *statu quo* d'avant celle-ci.

LA TROISIÈME CRISE

Elle s'ouvre le 5 avril à 16 heures. D'après le récit récapitulatif du 16 avril, une phase de début, en deux moments, dure du 5 à 16 heures au 6 à 5 heures, et du soir de ce jour au 7 au matin. Il s'agit d'enlever les crêtes qui sont à l'ouest et à l'est du sommet. Deux régiments sont mis en ligne à cet effet, et le combat rappelle d'abord le commencement de celui de février. Les assaillants pénètrent dans une partie des tranchées allemandes et s'y établissent. A l'est seulement, ils ont été arrêtés par les torpilles aériennes que l'ennemi a lancées sur eux, « pulvérisant parfois des rangs entiers avec un seul projectile », écrit le narrateur français. Si bien que, le 6, à 4 h. 30 du matin, les Allemands ayant amené des troupes fraîches qui se battent admirablement, les vainqueurs de la veille ne peuvent résister. L'affaire est à recommencer.

Elle recommence en effet, le soir même. De nouveau l'assaillant occupe partie des retranchements ennemis, savoir une tranchée à l'est du sommet qu'il

parvient à retourner contre le défenseur, et quelque terrain à l'ouest. Rien au centre.

Le défenseur contre-attaque constamment, mais cette fois-ci sans rentrer dans les éléments de l'ouvrage conquis. Il lui faudra de nouvelles troupes fraîches pour entreprendre une contre-attaque à fond. On voit, d'ailleurs, celle-ci se préparer. Comme on l'a dit, et le croquis de la page 233 le fait voir, le crêt des Eparges domine le plateau du village de Combres, qui figure au sud, au delà d'une étroite dépression, un mamelon inférieur. Quand les renforts, en nombre, sortirent du village, l'artillerie française les prit sous son feu et les empêcha de déboucher. Sur un point néanmoins ils atteignirent la ligne française et l'obligèrent au recul. Mais partout ailleurs les adversaires restèrent face à face, les Français attendant des renforts à leur tour, et les Allemands se sentant trop éprouvés pour renouveler l'action.

Pendant ce temps, les télégrammes ont porté leurs informations au public.

Version française.

Version allemande.

6 avril.

Au sud-est de Verdun, les attaques françaises ont été repoussées. A l'extrémité orientale des Hauts de Meuse, l'ennemi a réussi à prendre pied momentanément dans une petite partie d'une de nos tranchées, mais sur ce point également il a été repoussé pendant la nuit.

7 avril.

15 heures. — Aux Eparges, nous avons gagné du terrain, maintenu nos gains et fait une soixantaine de prisonniers, dont trois officiers.

Sur les hauteurs de Combres, deux bataillons français ont été anéantis par notre feu.

8 avril.

7 heures. — Aux Eparges nous avons fait dans la nuit de mardi à mercredi (6 au 7) un bond en

Toutes les attaques françaises dans la plaine de la Woëvre, à l'est et au sud-est de Verdun,

avant important. Toute la journée, les Allemands ont violemment contre-attaqué, mais ils n'ont rien gagné ; leur dernière attaque, particulièrement forte, a été fauchée par notre feu.

15 heures. — La dernière contre-attaque allemande, menée par un régiment et demi, a subi d'énormes pertes. Les cadavres couvrent le terrain. Trois cents hommes, ayant momentanément progressé en avant des lignes allemandes, ont été fauchés par nos mitrailleuses. Aucun n'a échappé.

La dépêche berlinoise du 6 répond au récit français qui dit que l'affaire est à recommencer. Mais les dépêches du 8 ne peuvent être conciliées qu'à une condition, celle d'admettre une confusion voulue par Berlin, entre les crêtes des Épargés et le plateau de Combres. Les crêtes ont été prises à l'est et à l'ouest du sommet, mais il est exact que l'attaque française n'a pu descendre sur la marche de Combres. Berlin s'en tient à cette dernière. De cette façon, et malgré la perte des crêtes, la dépêche laisse l'impression de la victoire.

Dès le 8 au matin, la lutte entre dans sa deuxième phase. Leurs renforts sont arrivés aux Français qui disposent de deux régiments et d'un bataillon de chasseurs pour conquérir le sommet. Il sera atteint à 10 heures, mais non sans esprit de retour chez l'ennemi. Le combat dure toute la journée, et ce n'est qu'à minuit que l'assaillant peut se déclarer en possession de tout l'ouvrage, y compris le fameux bastion de l'est, soit 1500 mètres de tranchées. Encore les Allemands continuent-ils à tenir un petit triangle à l'extrémité est de la crête.

Version française.

Version allemande.

9 avril.

Une attaque de nuit nous a permis de faire un nouveau bond en avant. Nous avons maintenu

Sur le plateau de la Woëvre, les Français ont attaqué le matin et le soir sans succès. Afin de s'em-

nos progrès, malgré de très violentes contre-attaques. Nous avons déjà compté sur le terrain plus de mille cadavres allemands. Nous avons conquis la presque totalité de la position occupée par l'ennemi sur le plateau qui domine Combres...

parer des hauteurs de la Meuse, près de Combres, ils ont employé des forces sans cesse renouvelées.

La troisième et dernière phase procurera à l'assailant le triangle resté au défenseur à l'extrémité est des crêtes. Un nouveau régiment français a été amené. Il attaquera le 9 à 15 heures, mais devra s'y prendre à deux fois. Le vainqueur ne se sentira véritablement maître de la colline que le soir; encore devra-t-il repousser une dernière contre-attaque pendant la nuit du 11 au 12.

Version française.

Version allemande.

10 avril.

7 heures. — Après une nouvelle et brillante attaque, l'importante position des Eparges, qui domine la plaine de la Woëvre et que l'ennemi défendait obstinément, est tout entière en notre pouvoir. Nous avons enlevé hier plus de 1500 mètres de tranchées et ce matin les Allemands ne conservaient sur le plateau que deux îlots de quelques mètres encore fortement tenus. Nous nous en sommes emparés l'après-midi, en faisant 150 prisonniers. Nous avons ainsi atteint un des principaux objectifs de nos opérations des derniers jours.

15 heures. — Rien à ajouter au communiqué d'hier soir.

Les rapports complémentaires arrivés dans la nuit relatent que deux attaques qui nous rendirent maîtres hier des dernières positions allemandes aux Eparges, donnèrent lieu à des combats acharnés à la baïonnette.

11 avril.

7 heures. — Aucun engagement aux Eparges; l'ennemi n'a

Sur les hauteurs de Combres, les Français ont pris pied momentanément en quelques endroits de nos lignes avancées, mais ils ont été refoulés partiellement par des contre-attaques nocturnes. Les combats durent encore.

Dans les terrains boisés s'étendant au nord de la hauteur de

réagi ni par son infanterie ni par son artillerie. La journée a été calme. La totalité de la position est en notre pouvoir.

Combres, les Français ont rassemblé des forces importantes pour tenter de nouveau de prendre notre position dominante. C'est ce matin seulement que l'attaque a été exécutée. Elle a complètement échoué; la hauteur est entièrement en notre possession.

Il vaut la peine de s'arrêter à ces dernières informations. Elles rappellent les communiqués relatifs aux engagements en Champagne. L'opposition est absolue, tant dans les modalités que dans l'affirmation du résultat. La version française date les deux dernières attaques de la nuit du 9 au 10; la version allemande indique le matin du 11; elle insiste même spécialement sur ce point, et cette insistance, qui ne cadre pas avec la rédaction habituelle des communiqués, éveille quelque étonnement. On serait disposé à chercher une conciliation en supposant que la dépêche datée de Berlin le 11 transmet l'information envoyée par le quartier-général le 10; les dates seraient alors concordantes. Mais cela n'est pas. Le 16, le quartier-général a publié une relation générale des combats entre Meuse et Moselle, et cette relation renouvelle l'affirmation que l'attaque française s'est dessinée le 11. La conciliation ne pourrait donc être trouvée, comme ci-dessus, qu'en admettant l'équivoque fondée sur une confusion voulue entre les deux hauteurs des Eparges et de Combres. Après la conquête définitive de la première, le 9, les Français auraient tenté, le 11, de s'emparer de la seconde, et auraient été repoussés. Sur quoi, comme si souvent, le communiqué allemand aurait masqué la défaite aux Eparges sous le succès à Combres.

Mais ici, on se heurte au communiqué français du 12, 7 heures, relatif à la journée du 11 : « Aucune action d'infanterie n'est signalée, dans la région des

Épargés et de Combrès (c'est nous qui soulignons), depuis notre succès du 9 avril. » Si ce renseignement est exact, la supposition ci-dessus tombe, et au lieu de l'équivoque, on serait obligé de conclure au mensonge. Car, de toute façon, il est certain qu'un des deux informateurs ment. A noter, à ce propos, que tandis que les dépêches de Berlin ne parlent plus de combats dans cette région après la journée du 11, les dépêches de Paris indiquent encore des contre-attaques débouchant de Combrès, l'une le 12, à 4 h. 30, trois autres dans la nuit du 14 au 15, une dernière le soir du 16.

On est donc très embarrassé pour émettre une conclusion ferme. Faudrait-il croire, basé sur les précédents qui montrent les Allemands si soucieux de ne pas laisser à leurs adversaires l'ombre d'un succès, que l'affirmation de l'attaque française repoussée le 11 au matin aurait tendu à corriger le demi-aveu du communiqué du 10 ? Ce dernier a admis que les Français avaient pris pied en quelques endroits des lignes avancées allemandes, qu'ensuite ils avaient été partiellement refoulés, et que ces combats duraient encore. Il fallait indiquer la solution. Mais aucun combat ne se produit le 11 ; l'engagement le plus prochain sera celui de la contre-attaque du 12, à 4 h. 30. Impossible de laisser les Français victorieux jusque-là dans les tranchées qu'ils ont conquises. La dépêche les expulse le 11 déjà, en expliquant que ce matin-là seulement l'attaque française, qu'on aurait attendue plus tôt, a été exécutée.

Quoi qu'il en soit, de quelque façon que l'on retourne les textes, on aboutit à l'équivoque. Une seule chose est certaine, c'est que le quartier-général allemand tient beaucoup à répandre sa version dans le public. Il y reviendra dans sa relation générale du 16 avril avec des arguments d'avoué procédurier qui jurent

sous une plume militaire. Répétant que les deux attaques finales françaises contre la hauteur de Combres furent du 11, et que ce jour-là, après deux heures de corps à corps, l'assaillant fut rejeté de la position de crête dans laquelle il avait réussi à pénétrer, il ajoute :

« L'échec de ces deux attaques françaises contre la crête de Combres réfute l'affirmation du général Joffre remerciant, le 10 avril, la première armée d'avoir occupé définitivement la position de Combres. Si les Français avaient réussi dans leur effort sanglant, poursuivi depuis des semaines, les attaques du 11 auraient été superflues et auraient constitué une inutile effusion de sang. Au contraire, le commandant français annonça que depuis le 9 avril il n'y avait plus eu de combats sur les hauteurs de Combres. »

Si l'on observe que les documents français n'ont jamais parlé que des Éparges, que c'est du reste aux Éparges et non sur le petit plateau de Combres que se trouve la crête dominante cotée 346, cette explication embroussaillée jetant la suspicion sur le général en chef ennemi produit une pénible impression.

Tandis que la manœuvre morale s'applique, en Allemagne, à pallier le revers, elle insiste, en France, sur l'avantage obtenu.

« Les déclarations des prisonniers soulignent l'importance de notre succès, dit le communiqué du 11 avril, 7 heures. Depuis la fin de février, les Allemands avaient engagé sur cette partie du front toute la 33^e division de réserve, puis, vers la fin de mars, quand cette division fut épuisée, la 10^e division de l'active du V^e corps d'armée. C'est cette division qui vient de perdre la véritable forteresse qui avait été édiflée sur l'éperon des Éparges.

» Les troupes avaient reçu à diverses reprises l'ordre de tenir *coûte que coûte*. Il leur avait été spécifié que *la position était de la plus haute importance*. Leur gé-

néral avait dit que, pour la conserver, *il sacrifierait la division, un corps d'armée, 100 000 hommes s'il le fallait.*

» Les pertes subies aux Éparges par les Allemands, dans les deux derniers mois, se montent à 30 000 hommes. »

CONCLUSIONS

Laissant de côté les contradictions de dates et les oppositions de modalités discutées ci-dessus, et limitant les conclusions à l'appréciation du résultat, on est fondé à juger dans le cas des Éparges comme dans celui des engagements en Champagne. Il y a eu victoire locale des Français; ils ont enlevé un ouvrage dominant à l'ennemi qu'ils ont contraint de reculer. Mais le succès n'a pas atteint l'étage inférieur, le plateau de Combres; par conséquent, la menace n'a pas été portée sur les derrières immédiats de la pointe allemande de Saint-Mihiel. Si, selon l'affirmation des récits allemands, les Français ont tenté cette descente le 11, elle n'a pas réussi.

Mais nier la conquête de l'étage supérieur, comme l'a fait le quartier-général allemand, prétendre que la crête même des Éparges n'a pas été enlevée, que le 12 avril, quand la lutte a cessé, les adversaires en étaient toujours à leur situation du 16 février; en un mot, que toutes les péripéties de cette longue attaque ont été imaginées au fur et à mesure d'événements différents, cela sort des limites de la vraisemblance, et la crédulité la plus complaisante est obligée de se cabrer. Par quoi, en effet, la version allemande remplace-t-elle ce tableau d'activité? Toujours par la même bataille défensive passive. Le Français attaque, l'Allemand le reçoit, le repousse et le laisse revenir à la charge le lendemain, quitte à le repousser de nou-